XVIe ANNÉE — N° 5689 — MERCREDI 30 MAI 1906

LA CROIX

5 CENTIMES — 41, Grande-Rue 41. — DE ROUBAIX-TOURCOING — 25, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ADVENIAT REGNUM TUUM

LA JOURNÉE

Aujourd'hui, à 3 heures, a lieu une dernière réunion de la Commission préparatoire à l'assemblée plénière de l'épiscopat français qui s'ouvre ce mercredi, à 10 heures, à l'archevêché.

La plupart des prélats sont déjà arrivés.

*

Lundi soir, un Conseil de Cabinet s'est occupé du projet d'impôt sur le revenu.

Ce matin, au Conseil des ministres, on s'est occupé de la réforme des Conseils de guerre et de la réorganisation administrative.

*

On verra par l'intéressant exposé de notre envoyé spécial avec quelle sûreté et facilité, s'est appliqué dimanche à Bruxelles le système de la Représentation proportionnelle.

Les catholiques ont définitivement à la Chambre une majorité de 12 voix.

*

Il n'y a plus que 30 000 grévistes à Paris, mais ils s'agitent beaucoup.

*

Mme Canaby a été condamnée par la Cour d'assises de Bordeaux, sur la prévention de faux, non sur celle d'empoisonnement.

*

ETRANGER. — La Douma a tenu une séance où ont été reprises les discussions sur la liberté de la presse et la question agraire.

— Le meurtre d'un Français, à Tanger, soulève une grosse émotion dans la colonie européenne du Maroc.

— Les fêtes de Madrid et du Pardo se poursuivent avec éclat dans l'enthousiasme général.

— Le Cabinet hongrois est démissionnaire.

NOUVELLES PALESTINIENNES

Tous ceux qui veulent être documentés sur la Terre Sainte doivent lire la revue *Jérusalem* qui paraît chaque mois sur papier de luxe avec des illustrations soignées. Le dernier numéro s'ouvre avec la première partie d'une étude du comte DU PRATZ, sur *les Sanctuaires et le culte de Marie en Palestine*. Le récit de la réception par le Pape des pèlerins du XXXIe pèlerinage, récit dont l'auteur sera facilement reconnu sous la signature UN VIEUX PÈLERIN, mettra certainement des larmes aux yeux de beaucoup de pèlerins, pèlerins de fait et pèlerins de désir. A noter aussi plusieurs pages intéressantes sur *le Protectorat français en Orient*, *Neuvy-Saint-Sépulcre*, des *Variétés*, sur *les Juifs dans le monde* et sur *Madaba*.

Abonnement : Un an, 3 francs; étranger, 4 francs; le numéro, 0 fr. 25. Paris, 5, rue Bayard.

A LIRE

A lire dans la *Revue Augustinienne* du 25 mai un triple bulletin des plus intéressants et des plus documentés: bulletin de *vie chrétienne*, bulletin d'*archéologie*, bulletin d'*histoire*. A côté de ces bulletins où se trouvent étudiés tous les détails de chacune de ces parties, on lira avec profit des articles comme ceux qui traitent de la *direction spirituelle de l'abbé de Tourville*, de *saint Damase*, le premier archéologue chrétien, et de *l'institution canonique des évêques*, question tout actuelle et des plus importantes.

Grâce à ces bulletins qu'elle tend sans cesse à développer, la *Revue Augustinienne* ne laisse échapper aucune des manifestations de la vie ecclésiastique et religieuse de nos jours. Elle est l'encyclopédie véritable de tout le mouvement des idées dans le monde religieux.

Abonnement : Un an, 10 francs. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIe. Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

LA CARTE A PAYER

M. Poincaré n'ayant pas, dans son discours de Commercy, confié au pays le chiffre de la carte à payer, nous ne pouvons pas le fournir. Mais le ministre des Finances n'a pas caché qu'il est « formidable ». Sur ce point, il a été d'une précision qui ne laisse aucun passage à l'équivoque — précision, toutefois, qui n'a pas été jusqu'à l'énoncé des chiffres.

C'est d'ailleurs assez l'habitude de M. Poincaré d'être précis jusqu'aux chiffres exclusivement.

A la fin de la législature dernière, M. Jules Roche montra la qualité qui fait défaut à M. Poincaré; il appuya sa démonstration du déficit sur des chiffres. Et M. Poincaré réfuta la démonstration de M. Jules Roche, négligeant la réfutation par les chiffres. D'après la précision de M. Jules Roche, basée sur les chiffres, nous étions en déficit. D'après la précision de M. Poincaré, basée sur des mots, nos finances étaient prospères.

Aujourd'hui que les manœuvres électorales et les Commissions de recensement ont dit le dernier mot des élections, pourvu toutefois que la Chambre n'y ajoute pas un post-scriptum, — qui serait le dernier degré du scandale, — M. Poincaré précise toujours sans chiffres.

La peur des chiffres dans sa discussion avec M. Jules Roche venait de ce que les chiffres de son contradicteur étaient la vérité. La peur des chiffres dans son discours de Commercy tient à ce que les chiffres de son ancien contradicteur sont, à l'heure présente, au-dessous de la vérité.

Et vraiment, quand M. Poincaré ose taxer de « ridicule et coupable l'agitation créée à propos de l'inventaire » — comme si un soulèvement de conscience qui se produit au mépris de la prison et de la mort n'était pas une de ces manifestations poignantes qui méritent le respect de tous, même des adversaires, — n'est-ce pas professer avec la même fermeté deux thèses absolument contraires; n'est-ce pas cela qui est « ridicule et coupable? » M. Poincaré, dans l'éloge qu'il a fait du ministère, n'a pas parlé de la fabrication du fameux complot, n'est-ce pas cela qui est « ridicule et coupable? »

Au surplus, M. Poincaré s'est chargé dans son discours de Commercy de réfuter son propre discours d'il y a six semaines : « En 1906, a-t-il dit, l'équilibre n'a pu être obtenu qu'à l'aide de ressources exceptionnelles, élégant euphémisme qui, en français plus simple et plus brutal, se traduit en un seul mot : l'emprunt. »

Et après avoir ainsi persifié son ancien discours, il le marque d'un trait sanglant : « Il serait criminel, dit-il, de céler la vérité au pays, et de l'endormir dans une insouciance funeste ».

S'il dit aujourd'hui la vérité au pays, ne la lui a-t-il pas « celée » avant les élections? Ne l'a-t-il pas « endormi dans une insouciance funeste »? N'a-t-il pas accompli ainsi un acte « criminel »?

Et encore, aujourd'hui que les économies s'imposent, pourquoi esquive-t-il l'énumération des chiffres de dépenses de chaque département ministériel au moyen de cette phrase qui est un nouvel « euphémisme élégant » : « Mes collègues, dit-il, ont vaillamment lutté contre leurs propres administrations pour réduire les majorations demandées? » Et, cependant, M. Poincaré a demandé à ses vaillants collègues de nouvelles compressions. Pourquoi reculer l'heure de dire toute la vérité, sinon parce qu'elle est la condamnation d'assertions trop récentes pour être oubliées?

Enfin, la situation générale est connue dans son ensemble, si son détail est encore tenu caché.

L'aveu retenu jusqu'aux dates du 6 et du 20 mai est sorti le 27 du même mois : « Le déficit budgétaire augmente inévitablement la dette, et l'augmentation de la dette appelle à son tour l'augmentation des impôts. »

L'augmentation des impôts! Nous y voilà!

Des impôts!... Et sur quoi, et sur qui? dans un pays où tout est imposé, où tous sont taxés!

C'est pourtant là que nous en sommes. Ah! cette fois que le danger électoral est passé, M. Poincaré « ne cèle pas la vérité au pays; il ne l'endort pas dans une insouciance funeste ». Il la réveille brutalement.

— Allons, paye! lui dit-il.

Il annonce l'impôt sur le revenu. Mais là encore les euphémismes élégants vont leur train : « Cet impôt n'affectera, dit-il, ni une forme inquisitoriale, ni une forme vexatoire. Il aura surtout pour objet de répartir avec plus de justice les charges actuelles des contribuables. »

Mais alors, s'il n'est pas impôt inquisitorial, s'il n'est pas impôt de superposition, comment soulagera-t-il la dette, comment comblera-t-il le déficit, comment rétablira-t-il l'équilibre?

Au surplus, je dois reconnaître que M. Poincaré ne se fait pas illusion; après avoir annoncé l'impôt sur le revenu en même temps que la gravité de la situation budgétaire : « il serait chimérique, ajoute-t-il, d'espérer que l'établissement de l'impôt sur le revenu suffira pour y remédier ».

Le discours de M. Poincaré, qui a le mérite d'une franchise à laquelle nous sommes peu habitués, se résume ainsi : Contribuables, tendez le dos. Il va pleuvoir des charges nouvelles.

Hélas! si l'avertissement est nouveau, il n'a rien qui nous surprenne. L'averse s'annonçait depuis si longtemps!

J. B.

LES BIENHEUREUSES CARMÉLITES

(*Par dépêche de notre correspondant particulier*)

Rome.

Le tridnum solennel qui accompagne les béatifications est célébré pour les 16 bienheureuses Carmélites à l'église nationale de Saint-Louis des Français. L'ensemble de l'édifice est décoré avec goût; au-dessus du maître-autel, dans la Gloire, les 16 martyres françaises sont représentées, contemplant le Sacré-Cœur.

Lundi matin, la messe pontificale a été célébrée par Mgr Mennier, évêque d'Evreux. Le soir, M. Philippet, archiprêtre de Compiègne, a fait le panégyrique des vaillantes religieuses, victimes de la Révolution.

La bénédiction du Saint Sacrement a été donnée par S. Em. le cardinal Gotti.

L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES

La réunion de l'assemblée préparatoire tenue hier soir dans les appartements particuliers du cardinal Richard, au premier étage, n'était pas tout à fait au complet. S. Em. le cardinal Coullié, en effet, n'a pu arriver à Paris qu'à 6 h. 9 du soir.

Une nouvelle réunion a lieu ce soir à 3 heures.

La réunion plénière reste fixée à mercredi, 10 heures, et commencera par le *Veni Creator* à la chapelle.

La maison Belloir vient de terminer l'aménagement de la salle des délibérations. La difficulté d'y installer le nombre de places nécessaires a fait modifier le premier plan que nous avions donné.

L'estrade des cardinaux, dont la table est recouverte d'un beau tapis en velours rouge, reste placée au même endroit. Pour les évêques on a disposé cinq longues tables perpendiculaires à l'estrade, recouvertes d'un tapis rouge, sur les côtés desquelles sont échelonnés les sièges.

Un plan portant l'indication de la place de chaque évêque va être dressé et sera remis dès leur entrée à chacun des prélats.

On prévoit 77 présences. Mgr l'archevêque de Cambrai, excusé, est remplacé par Mgr Monnier. Mgr l'archevêque de Chambéry est empêché par son état de santé. On ne croit pas que Mgr Lamouroux, de Saint-Flour, puisse être présent, mais on n'est pas fixé à ce sujet.

—o—

Ainsi que nous l'avions dit, le vestibule est transformé en vestiaire.

A droite de cette vaste pièce où fut exposé le cœur de Mgr Darboy, prend naissance l'escalier d'honneur. A gauche est l'entrée principale des salles réservées aux évêques.

Nos lecteurs savent que la salle d'attente, ornée de portraits des cardinaux Guibert et Richard, d'une tapisserie représentant Jeanne d'Arc et d'un tableau de Notre-Dame avant sa restauration, donne accès à la chapelle.

Cette belle pièce fut, sous Napoléon III, une salle à manger; l'empereur tenait, en effet, à ce que l'archevêque de Paris fît des réceptions. Le cardinal Guibert la transforma en chapelle, et ce fut facile, la rotonde devenant tout naturellement le chœur.

A la suite de la chapelle se trouve une pièce où les évêques pourront se voir et causer. Le salon symétrique, de l'autre côté de la salle des délibérations, sera pour eux une salle de travail.

Enfin, à l'extrémité du rez-de-chaussée, à droite, le secrétariat administratif, dans une pièce dont la décoration a été rapportée de Chine en août par le général Montauban-Palikao, tiendra à leur disposition tous les documents utiles.

—o—

Une note officielle annonce que les délibérations et les votes seront absolument secrets. Ce secret est imposé sous peine d'excommunication. C'est assez dire que les comptes rendus qui seraient publiés ne mériteraient aucune créance.

—o—

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que l'état de santé du cardinal Richard est excellent ces jours-ci. Tout fait espérer que ses forces lui permettront de soutenir la fatigue extraordinaire de ces journées et de diriger les travaux de l'assemblée jusqu'au bout.

Des appréciations variées de nos confrères du matin — depuis celles qui prétendent préciser à l'avance les prélats qui voteront dans un sens ou dans l'autre, jusqu'à celle du *Matin* qui ose dire que cette assemblée, d'où dépend l'avenir de l'Eglise de France, n'est qu'une plaisanterie — nous n'en retiendrons qu'une. M. Rocafort, dans l'*Eclair*, émet cette idée qui paraît paradoxale, mais qui a un sens très vrai, que toutes les solutions possibles sont mauvaises :

Trois partis, trois mauvais. Plaignons les évêques. A quel genre de périls, à quelle sorte d'inconvénients se montreront-ils plus sensibles?

Si on ne fait pas d'associations cultuelles, on nous persécutera pour résistance à la loi. Si on en fait, des tonts de vie successifs de la juridiction du Conseil d'Etat établie par la loi voudront étouffer le catholicisme peu à peu. Si on adopte la solution intermédiaire dont on parle — une organisation vraiment canonique entée sur la loi en raison de la liberté de rédaction des statuts — on fera — nous l'avons prouvé, mais certains le contestent — une œuvre illégale.

La pensée de M. Rocafort méritait d'être signalée. Mais nous devons l'atténuer en rappelant que, dans l'Eglise, il y a un principe de vie surnaturel qui a souvent fait, d'un mal très réel, sortir un bien. Il est bon de se souvenir aussi que l'union est la première des forces et que lorsque le Pape aura indiqué la voie à suivre, si on la suit avec ensemble, l'avenir reste à la confiance malgré l'épreuve.

Après avoir invoqué le Saint-Esprit, les évêques se placeront certainement à un point de vue éminemment surnaturel qui dépasse, heureusement, celui où se meuvent les discussions de la presse. Le Saint-Esprit les dirigera.

—o—

Mgr Amette est rentré avec M. Odelin ce soir à 4 h. 50. Il est en bonne santé.

F.

NOTA

Nous avons dit il y a quelques jours, d'après la note officieuse transmise, suivant l'usage, par l'*Agence Havas*, que le Conseil des ministres avait décidé d'exclure les séminaristes de la faculté de contracter l'engagement d'un an avant le 31 mai.

Or, il nous revient de bonne source que la question est restée en suspens et n'a pas été décidée, que par suite les demandes faites sont restées à la signature, mais n'ont pas été renvoyées.

Nous remplissons notre devoir d'information en prévenant les intéressés, sans revenir du reste sur ce que nous avons dit du danger qui existerait, au cas où les associations cultuelles ne seraient pas constituées.

—o—

Une erreur s'est glissée hier dans un de nos entrefilets. Nous avons laissé entendre que pour les allocations de huit ans, la signature du président du Conseil de Fabrique était nécessaire en 1906. Il n'en est rien. En 1907, celle du président de l'association cultuelle est requise : en 1906, il n'y en a pas.

Gazette

FAUSSE COQUILLE

Le *Matin*, touché par notre remarque qu'un reçu postal du 28 décembre 1906 est bien prématuré le 28 mai de la même année, rejette la faute sur les compositeurs et invoque le bénéfice de la coquille.

« Il est bien évident, dit-il, que ce n'est pas « 28 décembre 1906 » qu'il faut lire, mais bien 28 décembre 1905 ».

L'erreur n'est nullement de la composition. Le reçu postal dont le *fac-simile* publié par le *Matin* a éveillé notre attention porte bien la date : « 28 décembre 1906. »

Ce qui ne cesse pas de nous paraître extraordinaire!

Ce n'est pas tout cela : où est le talon du reçu?

Le reçu, comme le bouillant Achille, recevra sa blessure mortelle au talon!

L'ETAT CIVIL AU TONKIN

L'état civil pour les indigènes, qui depuis plus de trente ans fonctionne en Cochinchine, vient d'être introduit au Tonkin.

Pour ne pas se heurter aux difficultés qu'entraîna trop souvent jusqu'ici l'application brutale d'une réglementation nouvelle improvisée de toutes pièces, on a sagement, cette fois, fait un essai préalable et en quelque sorte officieux, limité à quelques provinces. Les résultats et l'accueil que la réforme a obtenus auprès des populations des provinces de Bac-Ninh, de Thai-Binh et de Nam-Dinh, choisies comme champs d'expérience et des autorités indigènes elles-mêmes, ont été pleinement satisfaisants. C'est alors, sur l'avis des conseils des notables provinciaux, unanimement favorables à l'extension de cette institution au Tonkin tout entier, que l'état civil a été mis, à dater du 23 mai, en vigueur dans toute la colonie.

Pour une fois, notre administration mérite un bon point.

LE MILLIARD

Il grossit, en se hâtant... lentement, selon le précepte de Boileau.

On écrit de Pons à la *Croix d'Aunis et de Saintonge*, à propos de la vente des objets mobiliers du couvent des Ursulines :

Comme les propriétaires étaient absentes, puisque le liquidateur a été substitué aux religieuses chassées et dépossédées, des prix dérisoires ont été proposés et acceptés : pour 8 francs un lit complet (bois, sommier, matelas, traversin, couverture), 12 francs pour d'autres; à 17 sous ont été vendus des tables de nuit; pour 100 francs on achetait un piano moins cher encore qu'un harmonium, etc.

C'est la curée sans vergogne ni réserve, mais qu'en ira-t-il à cette caisse des retraites ouvrières qui devait fonctionner grâce au milliard des Congrégations?

UN SAGE

Le gardien de la colonne de la Bastille, François Geronimi, est mis à la retraite et va rentrer en Corse, son pays natal, d'où il vint, il y a cinquante ans, pour servir dans les grenadiers de la garde impériale. Il avait combattu en Algérie, fait la campagne de Rome, puis celle de 1870 avec Bourbaki.

Comme on lui demandait s'il ne regrettait pas Paris, où il vient de passer vingt-six ans :

— Mon Dieu, fit-il, c'est un joli « pataflin », mais si vous connaissiez Bastia!

Cette réponse est d'un sage.

Le mariage du roi d'Espagne

LES FÊTES A MADRID

Nous avons parlé hier sommairement en dernière heure du défilé d'automobiles. Cette fête fut de tout point réussie et mérite plus qu'une simple mention.

Dès 9 h. 1/2, hier matin, tout était prêt.

Toute l'aristocratie espagnole est là, y compris les familles de Santens, Montellano, Santo-Mauro, Arion, Alba, Ariaga, Medina Cœli, etc. Le roi Alphonse est représenté par trois automobiles. La reine Marie-Christine, l'infante Isabelle, l'infante Marie-Thérèse, les infants Carlos et Ferdinand sont aussi représentés.

Le départ est différé jusqu'à 10 h. 1/2, sur l'ordre du roi, qui préfère arriver au Pardo juste au moment du déjeuner.

Parmi les automobiles les mieux ornées de fleurs, du drapeaux espagnols et anglais, on remarqua les voitures du duc d'Alba, des ducs de Santa-Cruz, Medina Cœli, don J. Fernandez Duro. L'une des voitures est convertie en bateau avec des drapeaux portant ces mots : « Viva la princesa Victoria! »

Foule immense sur tout le parcours; calle Alcala, deux automobiles ont des pannes.

AU PALAIS ROYAL

A 11 heures, le palais royal est atteint; les automobiles de la famille royale sont rangées devant la porte principale; les voitures défilent faisant retentir leurs cornes; les mouchoirs s'agitent, on crie : « Vive Alphonse! Vive Victoria! »

Chacune des voitures royales est jointe dans le cortège à la place qui lui revient. Dans le groupe G, le roi a le numéro 17. Sa Majesté est accompagnée de la princesse Béatrix de Saxe-Cobourg, avec une dame d'honneur, et du prince Alexandre de Battenberg; les princes Léopold et Maurice sont, avec le capitaine Barrière, du yacht royal *Giralda*. La reine Marie-Christine a gagné bien avant le Pardo avec la duchesse de San Carlos.

A 1 h. 20, la dernière voiture automobile a dépassé le château royal.

La princesse Victoria, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu pâle, coiffée d'un chapeau blanc orné de roses, une ombrelle blanche à la main, attendait l'arrivée du cortège sur un balcon du palais, aux côtés de la reine-mère et de la duchesse de San Carlos. A 11 h. 40, le cortège apparaît. Les automobiles

Phot. Hutin-Trampus

L'ÉGLISE SAN-GERONIMO

Où sera célébré jeudi le mariage d'Alphonse XIII avec la princesse de Battenberg.

FEUILLETON DU 30 MAI 1906 — 4e —

LES BANDITS DE L'OCÉAN

Lui! fut bouleversé de ce regard, et il pensa que pour le voir lumineux d'espoir et clair d'une joie retrouvée, cela valait la peine d'être héroïque plus encore qu'il ne l'avait été jusque-là.

— Qui sait? murmura-t-il.

— Il est mort! sanglota la jeune fille.

De la trousse qui ne le quittait pas, l'ingénieur avait tiré une petite fiole dont l'étiquette portait ce mot : *fluorescéine*. Puis il saisit délicatement une seringue de Pravaz, de celles que les chirurgiens emploient pour les injections sous-cutanées.

France la regardait, stupéfaite, se demandant à quoi pouvaient servir ces préparatifs.

— Et maintenant, Mademoiselle, dit-il d'une voix assurée, priez Dieu qu'il nous donne le succès. Si la vie existe dans ce corps immobile, elle va parler d'elle-même, se révéler sans qu'il soit possible de douter.

— Comment? s'écria Mlle de Ralbert..... Mais alors! c'est la Providence qui vous envoie. Vous allez donc le rappeler à la vie?

— Non! dit l'ingénieur; mais seulement savoir si l'espérance est encore possible.

L'espérance! songea-t-il à part lui. Je passe mon existence, depuis un mois, à le bannir sur autres au me l'arrachant du cœur!

De sa main libre, Dérouville écarta le pan du vêtement qui entourait le cou de Robert, dégarnit l'épaule, mit à nu le muscle huméral.

Puis, relevant la paupière tombée et découvrant le globe de l'œil qui était jaunâtre :

— Veuillez la tenir ouvert comme ceci, ordonna-t-il à France.

De ses doigts exangues et tremblants, la jeune fille exécuta le mouvement commandé.

— Et maintenant, poursuivit l'ingénieur, voici ce qui va se produire : Deux minutes après l'injection faite, si la vie persiste dans ce corps, c'est-à-dire, si la circulation du sang n'est pas arrêtée, l'œil doit se colorer en vert. Sinon..... il n'y a rien à espérer. M. de Rivemont ne sera plus qu'un cadavre.

— Allez! prononça la jeune fille.

Dérouville enfonça l'aiguille dans les chairs livides. Une minute passa pleine d'angoisse. France, dont toute la vie était concentrée dans le regard, épiait l'action du liquide révélateur, les yeux voilés par les larmes, attentive, muette, le corps penché, immobile comme une statue.

L'ingénieur avait saisi la main gauche de Robert, l'examinait aussi, cherchant les traces d'un autre phénomène qui devait être la conséquence de son expérience : l'épiderme devenant d'un jaune intense.

— Rien! rien! murmura France impatiente et désolée.

— Attendez! ordonna Dérouville.

Et son regard perçant fixa l'orbite grande ouverte sous les doigts de la jeune fille.

Tout à coup il eut un cri — lui qui d'ordinaire était le maître de lui. — un cri parti de son cœur; malgré sa volonté, comme l'éclat d'une douleur longtemps comprimée et qui

— Mort? questionna France qui ne pouvait plus regarder tant ses paupières battaient.

— Non! vivant! fit Dérouville qui s'efforça de sourire.

Et de ses deux doigts, il écarta plus largement les paupières. Au fond de l'orbite, une couleur verte apparaissait, d'abord pâle, puis accentuée; bientôt le globe de l'œil prit une teinte d'émeraude.

L'ingénieur demeura un instant muet, regardant la vie qui semblait monter, reparaître triomphante et victorieuse, ranimer ce cœur misérable et lui jeter encore à lui, le sauveur, un suprême défi.

— Et maintenant, ajouta Dérouville tout à sa mission de charité, nous n'avons pas une minute à perdre si nous voulons le sauver. Demeurez près de lui avec cet enfant; je vais prévenir qu'il a été victime d'un accident et prier qu'on la faisse prendre ici. Je lui assurerai une chambre commode et les soins d'un médecin.

— Merci, murmura la jeune fille.

Dérouville s'approcha de France.

— Mademoiselle, dit-il, où en sont nos affaires?

Son front déjà rajeuni, redevint sombre :

— Ils rôdent sur cette côte et j'ai vu.....

— Qui?

— Celui que mon père avait deviné, dont il n'a jamais voulu prononcer le nom.....

L'ingénieur regarda la jeune fille; une immense pitié venait de lui entrer dans l'âme. Il comprenait que des douleurs terribles agitaient ce cœur.

Et il murmura si bas, si bas, que lui seul l'entendit :

— Pauvre enfant!

— Pardonnez-moi de ne pas vous exposer, poursuivit-il.

— Je vous le promets.

— De m'appeler si quelque danger vous menaçait.....

— Oui.....

— Et maintenant, fit-il, je vais chercher du secours.

Il partit dans la forêt, par le même chemin de tout à l'heure. Il suivit la côte sur les dunes de sable qui dominent la mer comme des falaises mouvantes où les racines des pins terrassés pendent lamentablement. Il arrivait au poste de sauvetage et, souriant au souvenir de son amour entrevu, il passait l'angle de la petite maison quand une main s'abattit sur son épaule et une voix de colère prononça ces mots :

— A nous deux, Monsieur Dérouville!

L'ingénieur fit un pas en arrière, plongea son regard dans les yeux de l'agresseur qui venait de surgir :

— Vous! s'écria-t-il, suffoqué d'une stupéfaction intense.

Dans la personne de Larcourt posté là pour le guetter, il venait de reconnaître le Français qui avait trahi sa patrie à Madagascar, le misérable qui avait tenté de l'assassiner dans la brousse de Betsimi.....

VIII

LES VOIX DU PASSÉ

Françoise pénétra précipitamment dans la villa Nadia.

Son maître, inquiet de n'avoir pas de nouvelles depuis quelques jours, ne put retenir un cri joyeux.

— Enfin! dit-il.

Et il s'informa des événements qui s'étaient passés.

En deux mots, le serviteur le mit au courant de la situation, puis, le poing tendu dans un geste de menace

— Il fallait s'y attendre, dit-il. Nous les avons trompés, mais l'illusion ne pouvait durer. Ils sont de retour au *Galon-d'Or*.

— Au *Galon-d'Or*? questionna le vicomte étonné.

Car jamais encore François n'avait parlé d'une manière aussi précise.

— Oui, autour du trésor; leur instinct les y ramène.

— Mais qui prouve?

— Tout, Monsieur, tout! Et maintenant, depuis deux jours, je sais..... j'ai touché de ma main ces blocs d'or fabuleux qu'on dirait apportés là par quelque géant des contes de fées..... Je les ai recouverts..... Ils sont énormes..... Il y a mille fortunes enfouies dans cette dune de sable.....

— Mais eux? questionna le vicomte.

— Eux! ils ne l'ont pas encore trouvé, mais je vous dis qu'ils savent..... Ils arriveront à le découvrir maintenant s'ils veulent étudier leurs vieux papiers..... Moecher y joue sa vie et c'est un puissant motif d'agir.

En effet, le dénouement s'annonçait. Déjà du côté d'Oléron, incertains, hésitants, les Anglais avaient fini par conclure à la présence du trésor dans les sables du *Galon d'Or*.

Comment avaient-ils acquis cette probabilité voisine de la certitude? Par quels audacieux calculs ou par quelles puissantes déductions?

François ne doutait plus et l'heure était venue de jouer cou va-tout et, comme il disait, de brûler sa dernière cartouche.

— J'ai de quoi les briser tous deux, fit-il avec un regard si étrange que son maître eut le frisson..... oui, les briser, lui; dans la dernière affection qui lui reste; elle, dans son orgueil qui la puis abattre et foudroyer.

La Société biblique lui fait peur, j'ai de plus terribles craintes à lui inspirer!

Et, d'un mot, il mit la vicomte au courant de ses projets. A mesure qu'il parlait, une expression de surprise, puis d'épouvante, peignait visiblement sur les traits du jeune homme.

— Va, dit-il, puisqu'il le faut..... Va, brise la haine, mais tu risques ta vie!..... Cet homme ne peut reculer devant le crime, c'est sa manière à lui de traiter les affaires, puisqu'un le gêne, il la supprime. Ah! mon pauvre François! Quel souvenir tu viens de me rappeler. Lui! cet homme qu'on dirait être l'incarnation d'un génie malfaisant, l'ouvrier maudit des plus révoltantes infamies! Oui, tu as raison, c'est le dernier moyen qui te reste..... Va, mais prends garde!

François s'enferma quelques minutes dans sa chambre puis en sortit, vêtu d'un complet noir, attifé comme un bourgeois, l'allure dégagée du promeneur que rien ne préoccupe.

Ainsi, murmura-t-il en examinant sa tenue, je ne porterai ombrage à personne; je serai mieux reçu. D'ailleurs, on me connaît si peu!

Il sortit sur le boulevard et, lentement, s'éloigna dans la foule joyeuse qui passait en tourbillon perpétuel de plaisir.

Pendant ce temps, Ellen venait de pénétrer chez sir Moecher, et malgré toutes les rancunes passées, l'implacable Anglais semblait prendre plaisir à la conversation qui venait de s'engager.

(*A suivre.*)

RENÉ GAELL.

(*Droits de traduction et de reproduction réservés*)